COMPTE-RENDU, concert. ORANGE, Chorégies, le 29 juillet 2019. MAHLER : Symphonie n° 8. Orch National de France ; Orchestre philharmonique de Radio France / J.P. SARASTE



COMPTE-RENDU, concert. ORANGE, Chorégies, le 29 juillet 2019. MAHLER : Symphonie n° 8. Orch National de France ; Orchestre philharmonique de Radio France / J.P. SARASTE. Les Chorégies d'Orange fêtent leurs 150 ans. Ainsi le plus vieux festival de France (et du monde?) tel Phénix a retrouvé toute sa vitalité une fois les difficultés financières dépassées. Il faut dire que le public est toujours au rendez-vous et que les diffusions radiophoniques et télévisuelles ouvrent toujours plus largement la beauté sublime à un public élargi. Emblème de cette sublime beauté offerte au grand nombre, ce concert en l'honneur des 150 ans des Chorégies, est à marquer d'une pierre blanche. La Symphonie n° 8 de Mahler choisie est une œuvre rare, exigeante, difficile à monter. Loin des mille exécutants de la création, le plateau étendu devant le mur d'Auguste avait néanmoins ce soir fière allure. L'orchestre afin d'être conforme à celui de la création à Munich en 1910 dirigé par Mahler, réunit les musiciens des deux orchestres de Radio France : **le National de France** dont la création remonte à 1934 et **le Philharmonique de Radio France** né en 1937.

Souvent appariés, les musiciens en une alchimie de fraternité perceptible ont fait preuve d’un engagement permanent dans une splendeur instrumentale parfaite.

La 8 ème symphonie de MAHLER à Orange… un idéal du partage de la musique dans la paix et l’amour



La pureté des timbres, la subtilité des nuances et la profondeur des phrasés ont été un véritable enchantement. Il faut dire que la direction à la fois claire et enthousiasmante de **Jukka-Pekka Saraste** aurait fait mouvoir les antiques pierres du théâtre. Ce chef admirable, au geste noble, à la maîtrise souveraine de toutes les subtilités de la partition, est l'homme de la situation. Fédérant l'orchestre avec une allure envoutante, il a su également obtenir des chœurs une beauté à couper le souffle, dans des nuances incroyables, dosant admirablement malgré le nombre des effectifs, les couleurs.
Les deux chœurs professionnels, l**e Choeur de Radio France** et

le Chœur Philharmonique de Munich (celui-là même qui a participé à la création en 1910) ont été parfaitement équilibrés avec une extraordinaire clarté permettant de déguster la subtile spatialisation écrite, par Mahler. Le Chœur d'enfants, **la Maîtrise de Radio France**, placé au centre, a su dès sa première intervention développer une magnifique pureté vocale planant dans le ciel étoilé d'Orange. Proches du mur du fond de scène, les voix des choeurs étaient parfaitement projetées et l'orchestre pouvait ainsi moduler chaque nuance grâce à la subtile direction de **Jukka-Pekka Saraste**. Les solistes placés au devant du chef pouvaient projeter leurs voix sur l'écrin choral et orchestral.

Chaque soliste possédait une voix chevronnée, de format wagnérien ou straussien. La palme de la vaillance et de l'élégance revient à **Nikolai Schukoff**, heldenténor qui connaît parfaitement la partie de cette symphonie. Il semblait d'ailleurs déguster les parties chorales, musicales et celles des autres solistes, affichant son plaisir d'être là. Mais bien des musiciens semblaient aussi dans un état assez particulier ; ainsi l'organiste qui chantait les parties de chœur et également un timbalier.
Il est certain que l'idéal d'un partage musical total a semblé exister ce soir comme rarement. Ainsi la première partie a aboli le temps; la gageure de renouveler en permanence la naïveté de la joie contenue dans le texte latin millénaire du Veni creator (partie I) a été gagnée haut la main. Jukka-Pekka Saraste en dirigeant relançait régulièrement l'énergie du demi-millier d'interprètes : beauté, puissance, énergie se donnant la main. Le Gloria final a galvanisé le public qui exulte en applaudissements fervents.

C'est **la deuxième partie** qui a été le sommet de la soirée. En une construction théâtrale subtilement dosée, la montée progressive de l'émotion a été menée de mains de maître par Jukka-Pekka Saraste. D'abord la splendeur orchestrale permettant de déguster la richesse d'orchestrateur de Mahler

avec des nuances subtiles et ses associations de timbres si émouvantes par leur originalité. Puis le tableau merveilleux du final de Faust, avec des mouvements discrets des solistes rentrant et sortant élégamment de scène, ont permis de participer à ce rituel sublime du sacrement de l'amour comme force de vie absolue.
Forêts, ravins, montagnes, sainteté des lieux élevant l'homme, tout cet univers romantique a été suggéré avec beaucoup de puissance d'évocation par l'orchestre idéalement engagé. Un exemple hallucinant est le frôlement des cymbales, donnant presque à percevoir un aspect de lumière céleste. De même quelle splendeur des flûtes, des cuivres subtiles et des cordes dans des pizzicati élastiques ! Et dans une variété de nuances incroyable !

Après ce superbe mouvement symphonique, l'entrée du chœur en écho est porteur d'une émotion troublante. C'est à ce moment que l'évidence du lieux du concert est aveuglante : offert par plus de 400 musiciens en plein air, sous le ciel pur étoilé de Provence, devant un mur à l'acoustique parfaite pour 9000 spectateurs ! L'entrée de Pater Ecstaticus permet d'écouter avec ravissement l'art de diseur du baryton **Boaz Daniel** avec une voix conduite à la perfection. En Pater profondus, **Albert Dohmen**, a su rapporter les drames de ceux qui sont au bord du gouffre et appellent la lumière, avec une sombre voix de basse aux modulations admirables. La longue partie chorale dédiée aux anges avec la participation si lumineuse de la Maîtrise a été visionnaire, permettant de rêver à toute cette évocation d'ailes sacrées. **Nicolai Shukoff** a été un Doctor Marianus très émouvant, alternant puissance et tendresse extatique dans une plénitude vocale éclatante.

Quand le thème de l'amour se déploie après les arpèges du piano sur un tapis de violon soutenu par les harpes, c'est comme si la lumière descendait sur nous tous. Le violon solo sublime, les chœurs pianissimo, tout concourt à la rencontre du sublime. **Meagan Miler** en Magna peccatrix, **Claudia Mahnke** en

Mulier Samaritana et **Gerhild Romberger** en Maria Aegyptica, tour à tour puis à trois, font revivre les trois pécheresses avec émotions et introduire la supplique qui accueille l'âme de Marguerite, que **Ricarda Merbeth** incarne à merveille avec sa voix riche et noble. La construction du final en une très belle progression dramatique, conduit à l'apothéose mystique, véritable exultation universelle.

Voila un CONCERT ÉVÉNEMENT qui restera dans bien des mémoires : 9000 personnes sur place et les retransmissions radio et télévisuelles innombrables en plus. Nous nous rappellerons y avoir été pour participer à ce dernier idéal encore debout, celui du partage de la musique dans la paix et l'amour. Idéal porté par Mahler jusqu'à l'absolu lui qui est mort juste un an après le concert triomphal de son chef d' œuvre ce qui lui a évité de découvrir la destruction de la culture humaniste européenne en 1914 … que toutes ses autres symphonies pressentaient. Transporté, le public a exulté après un tel moment ! Ce fut une véritable standing ovation bien méritée !!!

COMPTE-RENDU, concert. ORANGE, Chorégies 2019. Théâtre Antique, le 29 juillet 2019. Gustave MAHLER (1860-1911) : Symphonie n°8 en mi bémol majeur dite « des mille ». Meagan Miler, soprano 1 : Magna peccatrix ; Ricarda Merbeth, soprano 2 : Una poenitentium ; Eleonore Marguerr soprano 3 : Mater gloriosa ; Claudia Mahnke, mezzo soprano : Mulier Samaritana ; Gerhild Romberger, alto : Maria Aegyptica ; Nikolai Schukoff,

ténor: Doctor Marianus ; Boaz Daniel, baryton: Pater ecstaticus ; Albert Dohmen, basse : Pater profundus ; Orchestre philharmonique de Radio France. Chœur de Radio France, direction : Martina Batic ; Maitrise de Radio France, direction : Soji Jennin ; Chœur philharmonique de Munich, direction : Andreas Herman ; Jukka- Pekka Saraste, direction. Illustration : © Ph. Grommelle

---

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juil 2019. PURCELL : The fairy Queen. Keith, Cale, Shaw, / McCreesh



COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Est-il direction et interprètes plus familiers de l'œuvre de Purcell que ceux qui nous sont offerts ce soir ? La musique, mais aussi le texte shakespearien, même revu par Dryden, sont dans leurs gênes. De la pièce n'ont été retenues que les parties musicales, comme c'est presque toujours le cas. Il en résulte, naturellement, une difficulté de compréhension pour qui n'est pas familier du Songe d'une nuit d'été, d'autant que l'action se situe à plusieurs niveaux. Mais ces petits écueils sont vite dépassés lorsque l'auditeur-spectateur se laisse porter par l'œuvre, magnifiquement traduite par les interprètes. L'extrême diversité des moyens, des couleurs, des situations dramatiques, des climats, des formes ne laisse aucun répit : jamais l'attention ne fléchit.



La météo, défavorable, comme la veille, a replié la production de la Cour des Hospices à la Basilique. L’espace dévolu aux interprètes y est plus réduit, mais sera suffisant pour que les comédiens-chanteurs évoluent avec aisance pour chacune des scènes. Le travail collectif est ici fondé sur la joie manifeste de chanter et de jouer ensemble, et la réussite est absolue. Les metteurs en scène les plus renommés ne dirigent pas leurs acteurs avec davantage de soin et de naturel. Tout est juste et parfait. Qu’il s’agisse des scènes où l’émotion nous étreint, comme celles les plus débridées, la réalisation n’appelle que des éloges. Ainsi, lorsque le Poète, ivre, truculent, titube en chantant « Fi-fi-fi-fill the bowl ! » avant d’être raillé par les Fées qui le pincent jusqu’à ce qu’il reconnaisse son ivresse et sa médiocrité. Ainsi, au 3ème acte, lorsque Corydon, le faneur, poursuit Mopsa de ses assiduités, cette dernière chantée par un ténor coiffé d’une perruque sortie tout droit de l’Oktoberfest bavaroise. Nous sommes bien chez Shakespeare, et la comédie n’est jamais

outrée, restant dans le registre de la drôlerie, qui fait bon ménage avec l'émotion.

Le chef et les chanteurs font l'économie de la partition. Leur aisance est d'autant plus grande. Les instrumentistes, en dehors des cordes pincées, jouent debout, le geste libre, épanoui. Tout cela retentit manifestement dans la dynamique insufflée par **Paul McCreesh**. Sa direction souriante, toute en finesse, tonique, légère et éloquente donne à cette musique une vitalité, une énergie, une fraîcheur, une sensibilité que l'on rencontre rarement.



D'une invention inépuisable, la partition distille de nombreuses merveilles, qu'il serait long d'énumérer. Au risque de se montrer injuste, citons le trio avec écho – repris instrumentalement – chanté par deux ténors et une basse, et joué, mieux que jamais (« May the God of wit inspire »). Après réécoute des enregistrements de référence, on peut même affirmer que jamais cette pièce n'a été illustrée avec un tel naturel, une élégance aussi manifeste. « One charming night », avec ses deux flûtes et la basse continue, « Next winter comes » (L'Hiver), sur basse obstinée, la plainte en ré mineur « O let me weep », elle aussi sur une basse obstinée chromatique descendante, qui rappelle celle de Didon et Enée, « Hark ! the echoing air a trimph sings », chanté par la Chinoise … 21 instrumentistes et 10 chanteurs suffisent à réaliser le miracle : tout est là, les couleurs des vents (flûtes à bec, hautbois, basson, trompettes), la moire des cordes frottées, le scintillement des guitares baroques et des théorbes, sans oublier le clavecin.

Les voix s'accordent à merveille, ayant en commun la

projection, une articulation exemplaire et une dynamique extrême. Gillian Keith, qui remplace Rebecca Bottone, indisponible, ne fait pas preuve de moins d'aisance que ses amies, Jessica Cale et Charotte Show. A signaler que toutes trois sopranos, leurs registres médians et graves permettent de corser leur chant et de le colorer à souhait. Les hommes ne sont pas en reste : Jeremy Budd, Charles Daniels, James Way forment le plus beau trio de ténors anglais que l'on puisse imaginer, tous aussi sonores qu'agiles, expressifs et égaux dans tous les registres. Enfin Marcus Farnworth et Ashley Riches, qui illustrent les plus larges répertoires, ne sont pas moins excellents. Tous les solistes, renforcés par Christopher Fitzgerald Lombard et Tom Castle, forment le chœur, puissant, équilibré, homogène.
Le public conquis réserve de longues acclamations, méritées, aux musiciens et à leur chef.

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 27 juillet 2019. PURCELL, The fairy Queen, Z629. Keith, Cale, Shaw, Budd, Daniels, Way, Farnsworth, Riches, Paul McCreesh. Illustrations : © Jean-Claude Cottier

CD, annonce. BRUCKNER : Symphonie n°9 (Pittsburgh Symphony, Manfred Honeck – 1 cd Fresh Live fév 2018)

CD, annonce. BRUCKNER : Symphonie n°9 (Pittsburgh Symphony, Manfred Honeck – 1 cd Fresh Live fév 2018). Directeur musical du Pittsburgh Symphony Orchestra (depuis 2008), **Manfred Honeck** a un calendrier chargé cet été 2019 : il dirige **la Conducting Academy (académie de direction d'Orchestre) au Gstaad Menuhin Festival (Suisse)** à l'invitation de Christoph Müller, intendant général du Festival… en février 2018, le chef autrichien, ex assistant de Claudio Abbado, enregistrait en février 2018, en une prise live, la spectaculaire et monumentale **Symphonie n°9 de Bruckner**… composée en 1896 et laissée … malédiction du chiffre dans l'histoire des compositeurs, … inachevée.

Malgré sa démesure et sa majesté grandiloquente, la 9è de Bruckner exprime les inquiétudes comme l'espérance du croyant. La présence divine n'est jamais loin, toujours prête à se manifester, quand pèse l'obscurité de l'abandon et de la souffrance. Lui-même rédacteur du livret accompagnant l'enregistrement, **Manfred Honeck** présente les options de son interprétation, une épopée orchestrale qui traverse de grandes plages intranquilles et sombres, parfois frappées par l'angoisse, mais que porte toujours une indéfectible certitude spirituelle. En 3 mouvements seulement, le massif brucknérien développe cependant des dimensions colossales : le mouvement I dépasse 25 mn et la partition s'achève en un ample Adagio de plus de 27 mn, expression de la foi d'une âme brûlante et insatisfaite, celle d'Anton Bruckner.

C’est le déjà 9è enregistrement de l’orchestre symphonique de Pittsburgh. Nouveau jalon d’une série enregistrée (Pittsburgh Live! Series) qui a compté auparavant en particulier la Symphonie n°5 de Shostakovich / Chostakovitch et l’Adagio pour cordes seules de Barber.

_____

Bruckner: Symphonie n°9
Pittsburgh Symphony Orchestra
Manfred Honeck, direction
(1896 – inachevée)

I. Feierlich – Sehr ruhig
II. Scherzo: Bewegt, lebhaft – Trio: Schnell
III. Adagio: Sehr langsam, feierlich

Enregistrement Live SACD réalisé au Heinz Hall, en férvier 2018, résidence du **Pittsburgh Symphony Orchestra (PSO)**. – Parution : **le 23 août 2019** – 1 cd SACD FRESH! – prochaine critique développée dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019. LES 5 ACADEMIES / la Conducting Academy (4, 15, 17

août 2019)



GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019. LES ACADEMIES DE GSTAAD. Gstaad l'été, grâce au Festival MENUHIN (63è édition en 2019) défend mieux qui quiconque l'esprit de la transmission, selon les valeurs du fondateur, le violoniste légendaire Yehudi Menuhin. De sorte que plus de 50 ans après sa création, le festival estival dans le Saanenland développe un cycle très dynamique de **5 académies** à présent identifiées comprenant cours, ateliers, masterclasses et aussi concert de clôture en public, … en piano, flûte, chant, cordes… sans omettre la plus spectaculaire (et passionnante à suivre), l'académie de direction d'orchestre (conducting academy). L'ensemble des masterclasses proposées aux jeunes professionnels, se double de cours «Play@» destinés aux amateurs de tous âges. Car le **GSTAAD MENUHIN FESTIVAL**, ouvert et généreux, ne veut exclure personne. A chacun, son expérience musicale, selon son goût, selon sa culture.



MANFRED HONECK : PERCER LE SECRET DE CARLOS KLEIBER
En août 2019, la 6e Gstaad Conducting Academy est dirigée par le chef Manfred Honeck, qui pilote deux programmes symphoniques après une première semaine dédiée au répertoire pour orchestre de chambre, conduite par l'indispensable «Head of Teaching», Johannes Schlaefli. Manfred Honeck, directeur musical de l'Orchestre symphonique de Pittsburgh dédient ses activités d'enseignement à Gstaad au «phénomène Carlos Kleiber» ; elles tenteront de cerner « les raisons de l'unicité d'un chef d'orchestre ». Chaque jeune chef peut ainsi diriger une formation impressionnante, le GFO GSTAAD FESTIVAL ORCHESTRA.

COUP DE POUCE ET TREMPLIN… Les anciens lauréats du Neeme Järvi Price ont bénéficier d'un coup de pouce concret. Ainsi, l'année dernière, Nuno Coelho (lauréat 2015) a pris un poste permanent à l'Orquestra Gulbenkian. Joseph Bastian (lauréat 2016) a signé avec une grande agence américaine et dirige des orchestres de premier plan dans le monde entier. La Gstaad Academy aide les jeunes talents à intégrer le monde

professionnel de la direction. Pour le public et les festivaliers, c'est une opportunité passionnante de suivre les avancées des candidats chefs d'orchestre, tous concourant au Prix Neeme Järvi qui au terme de leur session de travail avec Manfred Honeck, se verront (ou pas) distingué(e)s par leur aptitude particulière…

Au sein des quatre autres masterclasses, nous proposons également des cours sur mesure et la possibilité pour les participants de se produire lors de prestations de premier plan, ainsi que la plateforme d'un grand festival international, qui présente chaque jour, en plus des masterclasses, des concerts de haut niveau.

PROFESSEURS et » Cours PLAY@ « … Pour son édition 2019, la Gstaad String Academy compte au sein de son corps professoral, de la légende du violon: Ana Chumachenco. Présence charismatique qui réanime la flamme du violon au sein du festival de Yehudi Menuhin.
Silvana Bazzoni Bartoli pilote la Gstaad Vocal Academy durant la dernière semaine d'août, et le flûtiste suisse Maurice Steger, avec son équipe dirige la Gstaad Baroque Academy au cours de la dernière semaine du festival.
Pour les amateurs des cours Play@, le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL propose une expérience globale, de la pratique musicale aux soirées de concerts les plus spectaculaires. Tous les cours se déroulent sous la direction de musiciens chevronnés et pédagogues. La Gstaad Academy sert les missions du Festival car elle perpétue l'esprit du fondateur Yehudi Menuhin. A Saanen et à Gstaad, le violoniste légendaire a invité non seulement ses amis virtuoses tels que Benjamin Britten, Peter Pears ou Maurice Gendron, mais aussi ses étudiant(e)s et de jeunes musiciens très motivés. Avec tous, Menuhin a transmis au public, l'amour de la musique.

Les 5 Académies du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL forment une véritable ruche, d'autant plus électrisante pour les jeunes professionnels et pour le public qu'elles se déroulent au pied

des montagnes majestueuses, dans les vallées florissantes du Saanenland (Préalpes suisses). Un cadre naturel majestueux et pastoral propre à la détente, à la concentration voire au dépassement de soi…

AGENDA

3 concerts incontournables à GSTAAD

les 4, 15 et 17 août 2019

Dimanche 4 août 2019
18h, Eglise de Saanen
Concert orchestral
Mozart à Paris II – Huangci, Jacot & Clément
Gstaad Festival Orchestra I
Claire Huangci, piano
Lauréate du Concours Géza Anda 2018
Sébastien Jacot, flûte
Lauréat du Concours ARD 2015
Agnès Clément, harpe
Lauréate du Concours ARD 2016
Gstaad Festival Chamber Orchestra
Etudiants de la Gstaad Conducting Academy

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Concerto pour flûte et harpe en ut majeur K. 299/297c / 30’
Symphonie n° 31 en ré majeur K. 297/300a «Paris» / 20’
– Pause –

Frédéric Chopin (1810-1849)
Concerto pour piano n° 2 en fa mineur op. 21 / 35’

Claude Debussy (1862-1918)
«Petite Suite» (version pour orchestre de Henri Büsser) /15’

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-orchestral-04-08-19

Jeudi 15 août 2019
17h30, Tente du Festival de Gstaad
L’Heure Bleue
Gstaad Conducting Academy – Concert de clôture III
Gstaad Festival Orchestra
Etudiants de la Gstaad Conducting Academy

Johann Strauss II (1825-1899)
Ouverture de l’opérette «Der Zigeunerbaron»

Ludwig van Beethoven (1770-1827)
Symphonie n° 7 en la majeur op. 92 (extraits)

Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893)
Symphonie n° 6 en si mineur op. 74 «Pathétique»

Johann Strauss II (1825-1899)
«Wein, Weib und Gesang», valse de concert op. 333

Délibérations du jury
Remise des certificats et du Prix Neeme Järvi 2019
Pas de prélocation – Entrée libre, collecte

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/l-heure-bleue15-08-19

Samedi 17 août 2019
19h30, Tente du Festival de Gstaad
Concert symphonique
Pathétique – Manfred Honeck & Seong-Jin Cho
Gstaad Festival Orchestra II

Gstaad Festival Orchestra
Manfred Honeck, direction

Ludwig van Beethoven (1770-1827)
Concerto pour piano n° 5 en mi bémol majeur op. 73
«L'Empereur»
Seong-Jin Cho, piano

Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893)
Symphonie n° 6 en si mineur op. 74 «Pathétique»

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-symphonique-17-08-19

TOUTES LES INFOS sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019
https://www.gstaadacademy.ch/fr/home

COMPTE RENDU, festival. GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019. Les 25, 26 et 27 juillet 2019. « PARIS », Gabetta, Chamayou, Petibon…

COMPTE RENDU, festival. GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019. Les 25, 26 et 27 juillet 2019. « PARIS », Gabetta, Chamayou, Petibon…



Christoph Müller, intendant général du GSTAAD MENUHIN Festifal, d'édition en édition, ne cesse d'affirmer sa singularité estivale, a contrario d'autres festivals suisses et européens dont la programmation demeure éclectique mais confuse, souvent standardisée à force d'artistes invités au profil interchangeable. Rien de tel à Gstaad chaque été tant l'équation entre Nature et Musique s'avère préservée, et même sublimée. En choisissant (et fidélisant) à présent certains artistes de la scène internationale, Christoph Müller a su marquer son festival d'une forte identité artistique, que le geste singulier « d'ambassadeurs », tels **Sol Gabetta**, Jonas Kaufmann, Yuja Wang, – et cette année **Bertrand Chamayou**, présenté en « artiste en résidence », rend spécifique.

GSTAAD, UNE ARCADIE RETROUVÉE ENTRE NATURE ET MUSIQUE

Le festivalier qui vient à Gstaad, ou réside dans les villages voisins de Schönried ou de Saanen (entre autres), retrouve ainsi le charme spécifique de programmes musicaux rares voire inédits, au sein d'églises souvent séculaires, à la nef de bois tapissée, dont la rusticité et le caractère champêtre offrent une inusable séduction pastorale. Ailleurs on aime et se délecte de musique baroque sur le motif (en Vendée : voyez

le festival de William Christie chaque mois d'août aussi, en ses jardins que le chef jardinier a totalement dessinés) ; ou d'opéras sur nature (allez à Glyndebourne où le spectateur trié sur le volet peut pique-niquer sur un gazon des plus tendres, entre deux actes, pourvu que le bosquet soit confortable…). A Gstaad, s'ajoute le décor, majestueux, onirique, des montagnes et sommets alpins d'une irrésistible solennité. Le rêve d'une Arcadie alpine se précise à Gstaad.

Grâce à la diversité des formes musicales, le temps de notre (trop court) séjour : récital de piano, musique de chambre, récital lyrique…, le Gstaad Festival Menuhin sait répondre à tous les goûts. A l'offre élargie répond la beauté des sites naturels préservés dans cet écrin unique au monde, d'une Suisse verte et florissante. Entre chaque concert (le soir à 19h30), le festivalier marcheur peut se hisser jusqu'aux sommets grâce aux remontées mécaniques de Wispile, Rellerli ou de Wasserngrat. Il y contemple le vertige qu'offre la vision panoramique des vallées tranquilles, dignes des meilleurs compositions d'un Caspar Friedrich. Gstaad chaque été s'adresse au mélomane exigeant comme au randonneur épris de tourisme vert. Les 3 concerts des 25, 26 et 27 juillet auxquels nous avons assisté, n'ont pas manqué de confirmer la forte attractivité du Gstaad Menuhin Festival (63ème édition à l'été 2019).

Bertrand CHAMAYOU, Sol GABETTA, Christoph MÜLLER
(© Raphaël Faux / GSTAAD MENUHIN Festival 2019)

Musique de chambre, récital de piano, concert lyrique…

3 concerts exceptionnels au GSTAAD Menuhin Festival 2019



CHAMBRISME à la française…
Jeudi 25 juillet 2019. Le thème de cette année célèbre PARIS à travers les compositeurs qui ont marqué le paysage hexagonal comme l'histoire de la musique tout court. Ce sont aussi des interprètes que la sensibilité et le sens des couleurs comme de la transparence – qualités essentiellement parisiennes et françaises, destinent précisément au sujet générique : ainsi, le pianiste toulousain **Bertrand Chamayou** (né en 1981, élève de Jean-François Heisser) affirme une maturité à la fois, rayonnante et réservée au service de programmes multiples (5 annoncés pour cette édition 2019) qui en font « l'artiste en résidence » de ce cru. Dans l'église mythique de Saanen, là même où a joué le fondateur Yehudi Menuhin dès 1957 (pour les

débuts du Festival suisse), le Français partage la scène avec la violoncelliste **Sol Gabetta**, autre ambassadrice de charme, chaque été à Gstaad : les deux artistes se connaissent depuis de très longues années ; depuis l'adolescence, ils jouent très souvent ensemble ; mais ce soir, c'est la première fois qu'ils opèrent de concert à Saanen.

Dès **la Sonate de Debussy (1916)**, claire révérence à l'esprit de Rameau et de Watteau, la complicité des deux interprètes rayonnent d'une même ardeur, souvent plus mesurée et mieux ciselée chez Sol Gabetta dont on ne cesse de se délecter de la grâce intérieure et du caractère d'urgence enflammée ; l'épure, le sens de la fulgurance, comme le picaresque de la Sérénade (habanera avec effet de mandoline) fourmille d'éclats à la façon des Français baroques (on pense davantage à Couperin qu'à Rameau, dans cette alliance ineffable entre langueur mélancolique et panache ironique). Puis, la libération (cadence du 3è et dernier mouvement) est réservée au violoncelle, là encore d'une fierté latine (espagnole, proche d'*Ibéria*) que la violoncelliste illumine avec cette tendresse fluide et intérieure qui est sa marque. Aux cordes rubanées, d'une exquise langueur chantante répond parfois un piano trop dur auquel échappe à notre avis, le ton de saturnisme lunaire et nostalgique du Pierrot que Debussy avait imaginé en second plan.

La révélation de la soirée demeure **la Sonate de Poulenc**, aussi flamboyante (et parfois bavarde) qu'oubliée depuis sa création en 1949. Poulenc se rapproche du cercle de Debussy et Ravel car il apprit le piano avec Ricardo Viñes, – immense interprète des deux ainés de Poulenc. En 4 mouvements, chacun très caractérisé et riche en contrastes, la FP 143 collectionne rythmes et atmosphères mais sait aussi plonger dans la tendresse qui berce en une gravité saisissante (Cavatine). Agile et volubile, inspiré et complice, le duo Gabetta / Chamayou convainc du début à la fin par ses allers retours percutants, dessinés, d'une nervosité affectueuse.

Dernier volet de ce triptyque chambriste à Saanen, **la Sonate pour violoncelle de Chopin** (1848) écrite pour le virtuose et

ami lillois Auguste-Joseph Franchomme. Dernière des quatre Sonates, la Sonate opus 65 étonne par la fusion très réussie entre les deux instruments, un accord qui retrouve l'entente de la Sonate de Debussy : s'y affirme ce goût de l'équilibre formel (peut-être inspiré par le traité de Cherubini que le dernier Chopin lit et relit comme pour mieux structurer ses dernières œuvres… surtout celles non strictement pianistiques). Le sens du phrasé propre à Sol Gabetta facilite l'élucidation du rubato chopinien que beaucoup de ses confrères et consœurs ne maîtrisent pas avec autant d'évidence : comme souvent dans son jeu intériorisé, le chant du violoncelle semble surgir de l'ombre, porté, incarné par une énergie viscérale, organique. On y remarque en particulier la valse languissante du trio dans le Scherzo ; surtout l'entrain et la vivacité du Finale où rayonne l'entente idéale des deux artistes. On aime à Gstaad le défi des duos de musiciens : ce soir, l'intelligence en partage et le sens d'une même musicalité expressive font la valeur de ce programme. L'esprit de Paris s'est incarné dans l'élégance et la profondeur, grâce à deux interprètes heureux de jouer ensemble.



BERTRAND CHAMAYOU, alchimiste ravélien

Le lendemain, autre programme, autre lieu, mais les festivaliers retrouvent **Bertrand Chamayou** pour son récital en soliste, vendredi 26 juillet, dans la petite église de Rougemont, dont le volume de la nef est couronné par la figure d'un sublime Christ sur la croix dont le dessin est du début XVIIè. Le programme est ambitieux et s'ouvre d'abord par Schumann. A l'écoute de *Carnaval* principalement, la schizophrénie double de Robert le romantique, alternativement Florestan et Eusebius nous paraît dépourvue de nuances troubles, trop marquée, trop sèchement assénée. Dommage. Par contre, après la pause, un tout autre univers nous est révélé

sous les doigts plus naturels et comme frappés d'évidence du pianiste français : **les 5 joyaux de « Miroirs » de Ravel** (1906) éblouissent par leur justesse, un flux organiquement captivant, des nuances infinies qui ciselées dans la résonance et les couleurs, miroitent : ils nous invitent au grand banquet des scintillements ravéliens.



Aucun doute, Bertrand Chamayou se montre immense poète, alchimiste évocateur, à la fois passeur des sortilèges et grand ambassadeur du sorcier Ravel. On y perce le secret d'épisodes suspendus et picturaux dont le génie de la ligne et des impulsions esquissées, compose pourtant une cathédrale harmoniquement subtile et onirique, aux caractères et accents fermes et nets, à couper le souffle. Le jeu est solide et il respire. Le sérieux, la probité voire le scrupule du pianiste

en comprennent et les équilibres millimétrés et la brillance évanescente. En surgit un Ravel à la fois cérébral et sensuel dont l'esprit des couleurs vibre, s'exalte, ambitionne un nouveau monde ; quand l'élan et l'audace des harmonies toujours imprévisibles font imploser l'assise et l'architecture. On connaît les deux fragments que Ravel orchestra par la suite : Une barque sur l'océan et Alborada del Gracioso (Aubade du bouffon).
Ecouter ce soir à Rougemont, l'intégralité du cycle des 5 pièces relève d'une expérience singulière où le compositeur semble réinventer tout le langage musical pour piano. On s'y berce de sonorités à la fois enveloppantes et écumantes, enivrés par un pur esprit expérimental. La liberté harmonique sous les doigts flexibles, facétieux, enchanteurs du pianiste, saisit immédiatement : on y perçoit un Ravel, grand prêtre des images et illusions, peintre des modernités et du futur qui ose plus loin que Debussy. Ses **Miroirs** *dévoilent le son de l'invisible et de l'inconnu, selon la conception d'un aigle agile et visionnaire, libéré de toute entrave, et narrative et stylistique. «* ***Noctuelles*** » expriment l'envol des papillons noctambules, leur légèreté désirante ; « **Oiseaux tristes** » *(dédié au créateur Riccardo Viñes), touche au cœur de la magie animalière qui inspire et révèle un Ravel ornithologue : Bertrand Chamayou sublime le chant solitaire d'oiseaux désespérés saisis par la chaleur de l'été (quoi de plus actuel au moment où une canicule terrifiante s'abat sur l'Europe?) : c'est la plus courte pièce… et la plus bouleversante.*
Les couleurs d' « ***Une barque sur l'océan*** » (dédié au peintre Paul Sordes du groupe des Apaches) envoûtent par leurs balancements marins, éperdus, suspendus, enivrants. « **L'Aubade du bouffon** » *(/Alborada del Gracioso) semble citer Chabrier, modèle pour Ravel et premier compositeur à ouvrir dans les champs français, la grande perspective des rythmes hispaniques : le nerf et le sens du dessin leur confèrent ici, sous les doigts magiciens de Bertrand Chamayou, une carrure et un allant, phénoménaux. Enfin, «* ***La vallée des cloches*** » déploie cette sensualité ondulante, serpent harmonique qui séduit,

tout en fermeté onirique et qui au final, fait imploser la forme. Conception et geste fusionnent : ils éclairent combien le sens de la musique ravélienne est pictural, synthèse inouïe du Monet coloriste et du Picasso, concepteur réformateur. La séquence relève du prodige et confirme définitivement l'adéquation comme les affinités de Bertrand Chamayou avec l'auteur de *Gaspard de la nuit*. Les effets de miroir se poursuivent précisant d'autres filiations que l'on ne soupçonnait guère : aux cloches ravéliennes répondent celles (pourtant plus tardives) d'un Saint-Saëns, lui aussi soucieux de couleurs comme de résonances (« *Les cloches de Las Palmas* »). Voici donc l'auteur de *Samson et Dalil*a mis au parfum de l'innovation… en bis de ce récital saisissant, la rare toccata du *Tombeau de Couperin*, ultime offrande ravélienne où l'espace et le temps deviennent couleurs et mouvements. Récital mémorable.

_____

MOZART INCANDESCENT

Le lendemain (samedi 27 juillet 2019) retour dans l'église de Saanen. Lever de rideau des plus engageants, l'ouverture des *Nozze di Figaro* trépigne et fait claquer les tutti, – l'orchestre sur instruments d'époque **La Cetra** ne manque pas de nervosité ; c'est une préparation idéale et très dramatique pour l'apparition de la diva française **Patricia Petibon** dont la silhouette relève d'une pythie hallucinée, sorte d'extraterrestre de passage, engagée dans un chant surexpressif, à la gestuelle volontaire.



La chanteuse a du chien et du tempérament. Par respect du public et de la musique, elle leur donne tout. Fabuleuse créature délirante plutôt que cocotte statique, la cantatrice a construit un programme majoritairement mozartien qui va crescendo, depuis la langueur tendre et inquiète de Barbarina (des Nozze justement), à la solitude mélancolique de la Comptesse (*Porgi amor* : victime impuissante des désillusions amoureuses). Puis c'est l'écriture parisienne du dernier Gluck en France (*Paride ed Elena*) dont on savoure l'esprit pastoral, la tendresse simple dont s'est tant délecté Rousseau.
La seconde partie affirme l'impétuosité des instrumentistes, leur qualité roborative sous la direction parfois mécanisée, un peu sèche et roide du chef en manque de nuances (*symphonie VB 142* de Joseph Martin Kraus). Enfin, chauffée et prête à en découdre dans cette arène néoclassique, pleine de furie comme

d’élans vengeurs, « Sturm und drang » (tempête et passion), Patricia Petibon finit le portrait lyrique qu’elle avait amorcé en première partie : sa Giunia (*Lucio Silla*, premier seria d’une ardeur inédite alors) n’est que frémissement et invocation sincère ; l’imprécation d’Alceste « *Divinités du Styx* » s’impose par sa noblesse et sa désespérance ample.



Mais l’acmé de ce récital qui célèbre le style tragique et pathétique à Paris propre aux années 1770 et 1780, demeure *Idomeneo*, autre seria majeur de Mozart, en sa somptueuse

parure orchestrale (l’ouverture majestueuse et impétueuse, mieux réussie par La Cetra) : paraît Elettra, victime haineuse et rageuse que son impuissance là encore rend inconsolable et persiflante, au bord de la folie : cette Électre de Mozart prolonge, en conclusion de tout l’opéra, la série des magiciennes baroques (les Médée, Alcina et Armide), pourtant solitaires et finalement démunies ; le chant se fait au delà de l’invocation terrifiante (digne d’une Gorgone car elle évoque la morsure des serpents), expression troublante d’une dépression personnelle : la furie est un être détruit. Formidable actrice au chant servant le texte, Patricia Petibon éclaire ce qui à Paris à la veille de la Révolution, – comme ce soir à Saanen, a troublé le public : l’expression du tragique désespéré. Présence et incarnation, irrésistibles.





COMPTE-RENDU, festivals. GSTAAD MENUHIN Festival, les 25, 26

et 27 juillet 2019. « PARIS » : Debussy, Poulenc, Chopin / RAVEL, Saint-Saëns / Mozart, Gluck… Sol Gabetta (violoncelle), Bertrand Chamayou (piano), Patricia Petibon (soprano). La Cetra (Karel Valter, direction). / Illustrations : © Raphaël Faux / gstaadphotography.com / GSTAAD MENUHIN Festival 2019

A VENIR... Le GSTAAD MENUHIN FESTIVAL se déroule en Suisse (Saanenland) jusqu'au 6 septembre prochain. Parmi les nombreux événements musicaux annoncés, voici **nos 10 coups de coeur à ne pas manquer** :

1
Samedi 3 août 2019
19h30, Eglise de Saanen
Musique de chambre
La Truite – Semaine française IV
Ibragimova, Power, Gabetta & Chamayou
Alina Ibragimova, violon
Charlotte Saluste-Bridoux, violon
Lawrence Power, alto
Sol Gabetta, violoncelle
Yann Dubost, contrebasse
Bertrand Chamayou, piano
Artist in Residence 2019
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/musique-de-chambre-03-08-19-2

2
Dimanche 11 août 2019
18h00, Eglise de Saanen
Concert orchestral
80 ans de Bartók à Gstaad – Bartók et la Suisse I
Bertrand Chamayou & Kammerorchester Basel
Bertrand Chamayou, piano
Artist in Residence 2019
Kammerorchester Basel
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/gala-concert-orchestral-11-08-19

3
Jeudi 15 août 2019
17h30, Tente du Festival de Gstaad
L'Heure Bleue
Gstaad Conducting Academy – Concert de clôture III
Gstaad Festival Orchestra
Etudiants de la Gstaad Conducting Academy
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/l-heure-bleue15-08-19

4
Samedi 17 août 2019
19h30, Tente du Festival de Gstaad
Concert symphonique
Pathétique – Manfred Honeck & Seong-Jin Cho
Gstaad Festival Orchestra II
Seong-Jin Cho, piano

Gstaad Festival Orchestra
Manfred Honeck, direction
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-symphonique-17-08-19

5
Vendredi 23 août 2019
19h30, Eglise de Saanen
GALA Concert orchestral
Cecilia Bartoli, mezzo-soprano
Vivaldi : airs d'opéras & concertos
Les Musiciens du Prince – Monaco
Andrés Gabetta, Violine & Konzertmeister
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/gala-concert-orchestral-23-08-19

6
Samedi 24 août 2019
19h30, Tente du Festival de Gstaad
Opéra version de concert
Carmen
Gaëlle Arquez, mezzo-soprano (Carmen)
Marcelo Alvarez, ténor (Don José)
Julie Fuchs, soprano (Micaëla)
Luca Pisaroni, baryton (Escamillo)
Uliana Alexyuk, soprano (Frasquita)
Sinéad O'Kelly, mezzo-soprano (Mercédès)
Manuel Walser, baryton (Le Dancaïre)
Omer Kobiljak, ténor (Le Remendado)
Alexander Kiechle, basse (Zuniga)
Dean Murphy, baryton (Moralès)

Chœur philharmonique de Brno
Orchestre de l’Opéra de Zurich – Philharmonia Zurich
Marco Armiliato, direction
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/opera-concertant-24-08-19

7
Vendredi 30 août 2019
19h30, Eglise de Saanen
Musique de chambre
Capriccioso – Daniel Lozakovich
Daniel Lozakovich, violon
Sergei Babayan, piano
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/musique-de-chambre-30-08-19

8
Samedi 31 août 2019
19h30, Tente du Festival de Gstaad
Concert symphonique
Symphonie fantastique
Mikko Franck & Gautier Capuçon
Gautier Capuçon, violoncelle
Orchestre philharmonique de Radio-France (Paris)
Mikko Franck, direction
Symphonie Fantastique de Berlioz / Concertopour violoncelle n°1 de Saint-Saëns
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-symphonique-31-08-19

9

Dimanche 1er septembre 2019

18h, Tente du Festival de Gstaad

Concert symphonique

De Wagner à Ravel – Classique France-Allemagne

Klaus Florian Vogt & Gergely Madaras

Klaus Florian Vogt, ténor

Airs de Parsifal, Lohengrin (Wagner) / Boléro de Ravel

Orchestre National de Lyon

Gergely Madaras, direction

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-symphonique-01-09-19

10

Vendredi 6 septembre 2019

19h30, Tente du Festival de Gstaad

Concert symphonique

«Rach 3»

Myung-Whun Chung & Yuja Wang

Yuja Wang, piano

Staatskapelle Dresden

Myung-Whun Chung, direction

https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr/programme-and-location/concerts-2019/concert-symphonique-06-09-19

TOUTES LES INFOS ET LES MODALITES DE RESERVATIONS

sur le site du GSTAAD MENUHIN FESTIVAL 2019
https://www.gstaadmenuhinfestival.ch/fr

COMPTE-RENDU, CRITIQUE, RÉCITAL PIANO. FESTIVAL DE VERBIER, le 20 juil 2019. DANIIL TRIFONOV, piano, Berg,… Ligeti

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Le Verbier Festival (Suisse) qui s'achèvera le 3 août propose sur ses hauteurs une immersion musicale de haut vol, avec les plus prestigieux interprètes. Fort de sa renommée, il sait oser des programmes qui sortent des sentiers battus. Le 20 juillet, le pianiste **Daniil Trifonov**, Premier Prix et Grand Prix du concours Tchaïkovski, donnait un récital peu banal à l'église de Verbier, enchaînant des œuvres du vingtième siècle et contemporaines.
Construire un programme de récital requiert une réflexion en profondeur que bien des musiciens escamotent, se contentant

parfois d’une œuvre phare, ou deux, enrobée de quelques pièces de leur répertoire pourvu que les tonalités s’accordent dans leur succession, gage d’impression d’unité. Ce n’est pas le cas de Daniil Trifonov dont les programmes sont toujours soigneusement et intelligemment conçus. Quelle hardiesse dans celui de ce soir! Il faut sacrément de l’aplomb pour imposer aux oreilles mélomanes des pièces qui s’éloignent de la séduction mélodique « classique » et du si familier et confortable langage tonal, pour conquérir un public avec un répertoire qui bouscule, étonne, percute, déroute, et plane parfois dans des sphères à l’indicible mystère.

DANIIL TRIFONOV: DE L’ÉNERGIE ET LA CONTEMPLATION AU PIANO PRÉDICATEUR



Daniil Trifonov arrive, ses partitions sous le bras, chaussé maintenant de lunettes, avec une allure d'étudiant qui viendrait soutenir une thèse. Il glisse en douceur dans le clavier du grand Steinway les premiers intervalles de la Sonate opus 1 d'**Alban Berg** (créée en 1910). Voici enfin un interprète qui n'en donne pas une version expressionniste ni déchirée! Il semble en chérir chaque note, les laisse éclore avec tendresse, dessine les contours complexes de sa polyphonie et de ses chromatismes avec une ultra sensibilité, prend le temps voluptueux de ses moments de relâchement, culmine dans les quadruples fortissimi sans dureté mais dans l'ardeur empressée d'un lyrisme passionné. Quelle sensualité! il semble s'émerveiller de chaque note, de chaque micro-inflexion, de chaque entrelacement, dont il invente le mouvement sublime en même temps qu'il le joue, s'enthousiasme de ses élans, baigne de profonde plénitude les toutes dernières notes d'un si mineur enfin résolu. Le ton change avec Sarcasmes opus 17 de **Sergeï Prokofiev** (1912-14), percussifs et à l'énergie décapante. Le compositeur commentait ce recueil de cinq pièces par ces mots: « il nous arrive parfois de rire cruellement de quelqu'un, mais quand nous y regardons de plus près, nous voyons combien est pitoyable et malheureuse la chose dont nous avons ri. Alors nous commençons à nous sentir mal à l'aise… ». Trifonov maître dans la tenue rythmique et la précision de l'articulation, comme dans la conduite dynamique de ces pièces, trouve dans leurs sonorités contrastées leur ton férocement moqueur, voir malfaisant, incarne une monstruosité, prenant une attitude de gnome, les bras arqués, courbé sur le piano, l'œil noir. « Szabadban » (En plein air) est une suite de cinq pièces de **Béla Bartók** composée en 1926. L'énergie d' Avec tambours et fifres (première pièce) s'enchaîne parfaitement avec la musique de Prokofiev, et introduit un univers où des esquisses de danses traditionnelles savamment accentuées (Musettes) croisent des mélodies qui apparaissent dans un halo de mystère à

l’atmosphère contemplative (Musiques nocturnes). Le pianiste dévoile une palette de timbres d’une finesse à peine pensable, dans un contrôle absolu du son, pesant chaque note, écoutant chaque résonance, donnant profondeur aux plus doux pianissimi. Musiques Nocturnes prend un tour métaphysique mêlant aux unissons joués comme des antiennes le chant délicat d’un rossignol imaginaire. Trifonov nous transporte hors du monde dans ce moment de grâce, puis nous plaque au sol avec l’énergie tellurique de « la Chasse » (cinquième pièce). Le voyage mystique se poursuit avec les sombres Variations pour piano d’**Aaron Copland** (1930): Trifonov y fait sonner le piano avec force mais sans rudesse, met du poids, fait éclater les dissonances, les adoucit, allège, raréfie, serre les cellules rythmiques dans une énergie frénétique, introduit des cloches à toute volée, plaque de grands accords larges et dissonants qui annoncent Messiaen. C’est grandiose. Justement, des Vingt Regards sur l’Enfant-Jésus (1944) d’**Olivier Messiaen**, Il joue le Baiser de l’Enfant-Jésus (15ème), d’une douceur désarmante, d’une prodigieuse longueur de son sous ses trilles bavards et lumineux, très lisztiens, façon ascensionnelle de conclure une première partie de concert fascinante!

Sous le signe de l’énergie et de la contemplation, Trifonov poursuit le concert avec Musica Ricercata (I à IV) de **György Ligeti** (1953-54): une perfection de précision, de clarté, dans une progression dynamique telle que l’énergie semble se régénérer au fur et à mesure de l’interprétation. Elle conduit à l’abstraction des accords répétés du Klavierstück IX de **Karlheinz Stockhausen**, achevé en 1960. Le pianiste crée ici un univers en trois dimensions, de résonances et de silences, et parvient à produire une sensation de continuité, si difficile à réaliser dans l’écartèlement des registres et l’étirement rythmique, voire l’absence de rythmicité, libérant les harmoniques dans une pureté sonore absolue. A ce moment on prend conscience d’un impressionnant silence, celui du public captivé, dont l’attention et la concentration sont à leur comble. Le pianiste se garde bien de le sortir de cet état

méditatif, avec la douceur hypnotique de China Gates de **John Adams**, d'une égalité impeccable, imperceptiblement kaléidoscopique, irréel de beauté stellaire! Rien ne vient troubler ce prodige, qui abolit le temps et procure un sentiment de béatitude. La répétition, l'ostinato semblant le fil conducteur de cette partie de concert, Trifonov donne pour finir, la Fantasia on an Ostinato de **John Corigliano** (1985). Cette œuvre, commande du concours Van Cliburn, créée par Barry Douglas, repose sur un ostinato sur lequel elle est bâtie en arche géante. Elle fait référence explicitement par ses citations au second mouvement de la septième Symphonie de Beethoven. Le pianiste l'interprète avec une profondeur hors du commun, et nous plonge dans son monde métaphysique et extatique, à des années lumières de notre vulgaire et terrestre condition, avant d'accrocher au ciel comme une nuée de chants d'oiseaux. On reste subjugué. Comment sortir indemne de ce concert? Daniil Trifonov nous aura donné à vivre une expérience au-delà même de la musique, nous aura conduits quelque part dans de lointaines sphères, là où tout n'est qu'harmonie et beauté. 4'33 de silence (**Cage**) s'imposèrent ensuite.

COMPTE-RENDU CRITIQUE RÉCITAL DANIIL TRIFONOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 20 juillet 2019. Berg, Prokofiev, Bartók, Copland, Messiaen, Ligeti, Stockhausen, Adams, Corigliano. Illustration : © Nicolas Brodard / Festival de Verbier

Compte-rendu, concert. Montpellier, le 25 juillet 2019. Nielsen, Lindberg, Sibelius : Symph n°1 / Rouvali.

COMPTE-RENDU, concert. MONTPELLIER, Le Corum, Opéra Berlioz, le 25 juillet 2019. Nielsen : Maskarade, Lindberg : Concerto pour clarinette, Sibelius : Symphonie n° 1 – Le phénomène **Santtu-Matias Rouvali** fait son retour au festival de Radio France Occitanie Montpellier avec pas moins de deux concerts, donnés cette fois avec « son » **Orchestre de Tampere** (troisième ville de Finlande). Outre l'intérêt de découvrir cette formation dans nos contrées, c'est aussi l'occasion de parfaire notre connaissance de ce chef encensé par une critique quasi unanime, notamment ici-même l'an passé (http://www.classiquenews.com/compte-rendu-concert-montpellier-le-22-juillet-2018-adams-ravel-stravinsky-chamayou-philh-de-radio-france-rouvali/) ou plus récemment au disque (https://www.classiquenews.com/cd-critique-sibelius-symphonie-n1-en-saga-gothenburg-symphony-santtu-matias-rouvali-1-cd-alpha-2018/). Dès son entrée en scène pour le premier concert, l'aspect juvénile du chef de 34 ans surprend, entre allure d'éternel adolescent et tignasse flamboyante qui lui donne des faux-airs de … Simon Rattle. La battue est un autre motif d'attention, tant le corps tout entier se fond dans une sorte de ballet gracieux, aussi précis qu'énergique. Si la main

droite marque le tempo d'une régularité de métronome avec la baguette, c'est davantage l'autre main qui passionne par la variété de ses intentions, des attaques aux indications de nuances.

C'est peu dire que **l'Orchestre de Tampere** répond comme un seul homme à Rouvali, qui semble imprimer la moindre de ses volontés tout du long. L'ancien élève de Jorma Panula se saisit de l'ouverture de l'opéra ***Maskarade*** (1906), en faisant ressortir l'individualité des pupitres, sans jamais perdre de vue l'élan narratif global. Il parvient ainsi à donner une cohérence à cette brève page souvent oubliée de nos programmes de concert – même si la présence à Montpellier du Danois Michael Schonwandt, grand spécialiste de Nielsen, n'est sans doute pas étrangère à cette audace. Espérons que d'autres compositeurs nordiques, tels que Madetoja ou Tubin, sauront trouver le chemin des concerts montpelliérains, à l'instar du rare **Concerto pour clarinette (2002) de Magnus Lindberg**. C'est là un grand plaisir que de retrouver cette oeuvre d'inspiration post-romantique, qui semble rencontrer un bel accueil du public et s'imposer logiquement au répertoire.

Finesse, élasticité du jeune ROUVALI…

L'approche de Rouvali étonne avec un tempo très lent au début (une constante que l'on retrouvera dans la suite de la soirée lors des soli aux bois volontairement étirés), avant de faire éclater une myriade de couleurs en un geste aérien et

lumineux. Le Finlandais n’hésite pas à jouer avec les tempi pour surprendre l’auditoire, tout en faisant ressortir quelques détails de l’orchestration. Sa direction évite ainsi toute lourdeur et place la clarinette somptueuse de **Jean-Luc Votano** au premier plan, en nous délectant de son aisance technique et de ses phrasés radieux. Votano n’a pas son pareil pour se jouer des multiples sonorités demandées par Lindberg (présent dans la salle et applaudi sur scène à l’issue du concert), des bizarreries rugueuses aux emprunts jazzy façon Gershwin ; sans parler de ce passage où la clarinette volontairement inaudible ne laisse entendre qu’un léger tapoti sur les différents corps de l’instrument. L’emphase reprend vite ses droits avec les nombreux et brefs crescendos, développés en une intensité nerveuse et émotionnelle qui rappelle souvent Lutoslawski. En bis, Jean-Luc Votano nous régale d’un bel hommage à Manuel Falla, autour d’une assistance visiblement réjouie.



Apres l’entracte, le public retrouve un répertoire mieux connu avec la **Première symphonie (1899) de Sibelius**, qui raisonne en une lecture éloignée des influences romantiques, afin de faire ressortir la légèreté diaphane de l’orchestration. Là encore, le sens de l’élasticité cher à Rouvali soigne la mise en place tout en proposant en contraste quelques fulgurances inattendues. Le premier mouvement se termine dans une noirceur quasi immobile, avant le début faussement doucereux de l’Andante, qui trouve une réponse énergique dans la violence des cordes exacerbées. Le Scherzo éclate ensuite d’une ivresse rythmique à la raideur glaçante, en un tempo vif et sans vibrato. Un peu plus séquentiel, c’est

là peut-être le mouvement le moins réussi de cette superbe soirée. C’est dans le finale que Rouvali montre une maitrise superlative, tout particulièrement dans les dernières mesures ralenties, qui ne laissent aucune place à l’apothéose attendue – dans la lignée d’un Kurt Sanderling. On a hâte de l’entendre dans le mouvement conclusif de la Cinquième de Chostakovitch, où son style péremptoire devrait faire là aussi merveille. Gageons que son prochain engagement à la tête du Philharmonia de Londres, où il succède à Salonen (un autre élève de Jorma Panula), saura le diriger vers ce type d’ouvrages spectaculaires. En bis, Rouvali abandonne sa baguette pour laisser l’orchestre s’emparer de la *Valse triste* de Sibelius, en une vivacité de tempo et une expression des nuances toujours aussi exaltantes, à même de conclure brillamment ce très beau concert.

_____

Compte-rendu, concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 25 juillet 2019. Nielsen : Maskarade, Lindberg : Concerto pour clarinette, Sibelius : Symphonie n° 1. Jean-Luc Votano (clarinette), Orchestre philharmonique de Tampere, Santtu-Matias Rouvali (direction). Crédit photo / illustration : © Luc Jennepin

France 5, France Musique ce soir: Symphonie des mille n°8 de MAHLER



FRANCE MUSIQUE, ce soir, le 29 juil 2019. MAHLER : Symphonie n°8 des mille / France Musique en direct dès 20h45 – France 5 à 22h30. Créée à Munich au moment de l'Exposition Internationale, le 12 septembre 1910, **la Symphonie des Mille ou Symphonie n°8 de Gustav Mahler** est un immense chant d'espoir qui marque aussi la pleine maturité d'une écriture enfin apaisée, après les tourments plus ou moins contrôlés et assumés des Symphonies n°5, n°6 et surtout n°7, symphonies autobiographiques où le conflit, la noirceur, la présence de forces cosmiques insurmontables, les blessures liées à son destin personnel et sa vie sentimentale, sont le sujet principal. Ici rien de tel, sinon, une arche grandiose dont les tensions canalisées convergent vers une prière de réconciliation, une aspiration profonde à la paix éternelle.

Si Mahler n'a pas écrit d'opéras, cette fresque grandiose à l'échelle du colossale nécessite un plateau artistique impressionnant : triple choeur (femmes, hommes, enfants), grand orchestre, solistes dont les airs sont dignes d'un drame lyrique.

L'odyssée mahlérienne de la 8ème doit son unité à la constance attendrie, exaltée mais toujours élégante des interprètes. D'autant plus que les deux parties sont d'un étonnant contraste : premier volet construit autour du Veni, Creator

Spiritus, selon le texte médiéval de l'archévêque de Mayence, Hrabanus Maurus. Le compositeur a reçu la révélation de cette hymne au Créateur, d'autant plus bienvenue pour son âme inquiète et de plus en plus mystique. Tout le développement est une variation sur le thème de cette fulgurance personnelle dont il souhaite nous faire partager l'intensité.

PLAN

Le volet 1 qui reprend la traduction de l'hymne médiéval : *Hymnus :* ***Veni Creator***, est un immense chant de prière et d'espérance, dans une écriture contrapuntique des plus maîtrisée, qui cite toutes les messes et oratorios qui l'ont précédé. Mahler exprime la tendresse des croyants récepteurs du miracle, témoins d'une vision sidérante partagée. Durée : circa 30 / 35 mn.

Dans le second volet, d'après *Schluss-szene aus « Faust » (Scène finale du Faust)* de Goethe, pendant littéraire au premier volet d'origine sacrée, mais non moins extraordinairement exalté, solistes, chœurs et orchestre façonnent une superbe peinture de la foi, soit un véritable opéra spirituel où l'évocation du mystère, grâce à des épisodes suggestifs, un sens évident de l'articulation et des nuances (bois somptueux, cuivres grandioses, cordes amples et suspendues) donne le format de cette seconde Passion. Comme une réponse moderne aux Passions de JS BACH, Mahler orchestre un remarquable drame sacré où se précisent plusieurs profils Pater Profundis, Maria Aegyptica, lesquels en intercesseurs, accompagnent le croyant vers l'étreinte finale que lui réserve, ô comble du bienheureux, Maria Gloriosa.
Rien ne manque à l'évocation de ce diptyque religieux. Ni l'élan fervent, ni la sensibilité. Le chef doit veiller aux détails comme à l'architecture de cette cathédrale orchestrale et lyrique. Ici Homme et univers ne font plus qu'un : le but ciblé, espéré, exaucé d'un Mahler enfin en paix avec lui-même, est atteint. Plan : adagio, scherzo, finale agitato – Durée :

circa 1h.



FRANCE MUSIQUE, lundi 29 juillet, 20h45. MAHLER : Symphonie n°8 des Mille.
EN DIRECT sur France MUSIQUE, – en différé sur FRANCE 5 à 22h30
depuis les **Chorégies d'Orange 2019** (150è anniversaire en 2019)

Magna Peccatrix: Meagan Miller
Una poenitentium: Ricarda Merbeth
Mater gloriosa :Eleonore Marguerre
Mulier Samaritana: Claudia Mahnke
Maria Aegyptica: Gerhild Romberger
Doctor Marianus: Nikolaï Schukoff
Pater ecstaticus: Boaz Daniel
Pater profondus: Albert Dohmen

Orchestre Philharmonique de Radio France
Orchestre National de France

Choeur de Radio France
Choeur philharmonique de Munich
Maîtrise de Radio France

Jukka-Pekka Saraste, direction

_____
_____

L’Orphée aux enfers d’Offenbach de Barrie Kosky sur ARTE



ARTE, sam17 août 2019. OFFENBACH: Orphée aux enfers (Kosky). Depuis Salzbourg 2019. L’édition 2019 du Festival de Salzbourg consacre le génie lyrique d’Offenbach par une nouvelle production d’**Orphée aux Enfers** (1858) mise en scène par l’australien **Barrie Kosky** dont la truculence et l’impertinence offrent de nouvelles clés de lecture et de compréhension. Nul doute que l’opéra bouffon qui fut le plus grand succès de Jacques aux Bouffes-Parisiens à la fin

des années 1850 ne stimule la verve délirante du metteur en scène et directeur (depuis 2012) du Komische Oper Berlin. Son goût de la parodie, des travestissements, pour l'esprit surréaliste du théâtre burlesque aussi enrichissent une sensibilité tournée sur la dérision et la dénonciation des vacuités contemporaines. Juif homosexuel d'origine hongroise, Kosky cultive l'humour et l'autodérision, ayant été possédé par le démon de l'opéra dès ses 7 ans (sa grand mère l'ayant emmené avec elle pour une représentation de Madama Buttefly de Puccini dont il ne s'est toujours pas remis). Depuis, lunettes sur le nez à la Woody Allen, Barrie Kosky se définit comme un « kangourou juif homosexuel ». Pour le Festival de Bayreuth 2018, il mettait en scène Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg, dénonçant l'enfermement idéologique et esthétique, comme l'antisémitisme viscéral de Wagner dans son fief de Bayreuth…



Barrie KOSKY et Enrique Mazzola – Salzbourg 2019 – Photo: SF/Anne Zeuner

Déjà en 1858, Offenbach savait tourné en dérision scabreuse l'Antiquité et la mythologie grecque à travers les variations conjugales du couple Orphée et Eurydice. Celle ci aime le jeune Aristée (en réalité Pluton fatal)… infidélité, désir et liberté sexuelle sont de mise dans cette critique en règle des mœurs décadentes du Second Empire. Les deux héros qui chez Monteverdi ou Gluck incarnent l'absolu de l'amour tragique, sont déjà éreintés et insatisfaits chez Offenbach : Eurydice ne supporte plus le violon de son époux, et celui-ci aimerait jouer son instrument ailleurs et séduire d'autres beautés plus affables… Mais le compositeur propose une relecture du mythe d'Orphée; car celui ci poussé par l'Opinion Publique, après le rapt d'Eurydice par Pluton, rejoint les enfers pour y reprendre sa belle. Dans l'autre monde, Orphée et les spectateurs découvrent plaisirs et luxure auxquels s'adonnent sans limite ni morale Pluton bientôt assisté de Jupiter qui séduit Eurydice sous la forme d'une mouche ! Choquant l'Opinion Publique (et l'hypocrite morale sociale, faussement choquée), orgie et frasques en tout genre s'invitent au banquet infernal, délivrant une vision des dieux antiques (et de la société humaine), sans retouches, brutes, scabreuse voire délurée, trépidante… On célèbre Bacchus et tous les excès pourvu qu'ils enivrent (dernier cancan endiablé ou galop infernal).



Verve, délire cynisme voire ironie mordante sur les travers de la société française du second empire à travers le prétexte mythologique, Jacques, « petit Mozart » des boulevards démontre à contrario son génie lyrique dans un genre savoureux et comique. Divertissant, Orphée versus Offenbach n'en est pas moins une juste et sévère critique de l'hypocrisie sociale.

ARTE, sam17 août 2019, 22h35. OFFENBACH: Orphée aux enfers (mes Barrie Kosky). Nouvelle production, présentée en 7 dates du 12 au 30 août 2019, depuis le Festival de Salzbourg 2019 (salle : Haus für Mozart).

Jacques Offenbach (1819 – 1880)
ORPHÉE AUX ENFERS
Opéra-bouffon in two acts and four scenes (1858)
Libretto by Hector Crémieux and Ludovic Halévy
New production
PLUS D'INFOS sur le site du Salzburgfestpspiele 2019:
https://www.salzburgerfestspiele.at/en/p/orphee-aux-enfers

---

distribution / cast :

Enrique Mazzola, Conductor
Barrie Kosky, Director / mise en scène

Marcel Beekman, Aristée / Pluton
Martin Winkler, Jupiter
Joel Prieto, Orphée
Kathryn Lewek, Eurydice
Max Hopp, John Styx
Anne Sofie von Otter, L'Opinion publique

Peter Renz, Mercure
Rafał Pawnuk, Mars
Vasilisa Berzhanskaya, Diane
Frances Pappas, Junon
Lea Desandre, Vénus
Nadine Weissmann, Cupidon
Alessandra Bizzarri, Claudia Greco, Tara Randell, Martina Borroni, Merry Holden, Michael Fernandez, Shane Dickson, Marcell Prét, Lorenzo Soragni, Damian Czarnecki, Daniel Ojeda, Kai Braithwaite, Silvano Marraffa, Dancers

---

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 26 juil 2019. RAMEAU : Les Indes galantes. De Negri… /Tournet



COMPTE-RENDU, opéra, BEAUNE, le 26 juillet 2019, RAMEAU, Les Indes galantes. De Negri, Talbot, De Donato, Andrieux, Quintans, Roset, dir. Valentin Tournet. A la différence des versions habituellement données (1735, avec ses 3 entrées premières, auxquelles s'ajoutent Les sauvages en 1743), c'est celle de 1761 qui est jouée ce soir. Nous écouterons donc, outre

le Prologue, Les Incas, Le Turc généreux,
enfin Les Sauvages. C’est le baptême du feu pour Valentin Tournet, benjamin de la direction baroque (23 ans), au cursus prometteur, mais somme toute normal, encore bien vert. L’encensement d’un chroniqueur épisodique d’un grand quotidien était-il justifié, qui voyait en lui l’étoile montante de la nouvelle génération ? Oser s’attaquer à une œuvre aussi exigeante que Les Indes galantes, après Christophe Rousset, avant Leonardo Garcia Alarcon (dans moins de trois mois, à Bastille) relève d’un singulier défi.

La direction de Valentin Tournet, un rien scolaire



Les bonnes surprises ne manquent pas. Outre les solistes, tous connus et appréciés – on en reparlera – les chœurs, comme l'orchestre ont acquis une maturité réelle, et leur professionnalisme est confirmé. L'approche du jeune chef n'a d'autre ambition que de donner à l'ouvrage toute sa vigueur, sa vie, dans une lecture où récits, ariettes, scènes descriptives, chœurs s'enchaînent avec bonheur. Evidemment les caractéristiques stylistiques sont respectées par chacun, qu'il s'agisse de phrasés comme d'ornements. Les rythmes des nombreuses danses qui émaillent la partition sont enlevés, quasi chorégraphiques, tourbillonnant parfois, avec l'oubli que la nef de la Basilique, où le spectacle a dû être rapatrié car l'orage menaçait, ne sonne pas comme le plein air de la Cour des Hospices. Ainsi, la longue résonance brouille l'écoute des tutti, et réduit-elle la perception que le public a des musiciens situés en fond d'estrade. Péché de jeunesse…
Le Prélude, évidemment allégorique, formel, nous vaut d'écouter **Ana Quintans**, bonne soprano, secondée de **Luigi de Donato**, basse et de Julie Roset, soprano léger. Les équilibres sont parfois compromis à l'intérieur de l'orchestre comme entre ce dernier et tel ou tel soliste, mais l'ensemble n'en souffre pas trop.

La deuxième entrée, devenue première – Les Incas – constitue la page la plus dramatique de l'ouvrage, dominée par la figure de Huascar, le grand-prêtre amoureux de Phani, qui refuse ses avances. **Luigi de Donato**, que l'on connaît pour être une des plus grandes basses baroques, un Pluton d'exception, reste en-deçà de son personnage : les moyens sont là, mais la véhémence constante du chant ne rend pas compte de la gravité ni de la noblesse du personnage. « Soleil, on a détruit tes superbes asiles », page célèbre à juste titre, introduite piano par l'orchestre, relève davantage de la plainte que de l'invocation. L'éruption volcanique provoquée par ce maléfique Huascar est bien rendue à l'orchestre et la réunion de Phani

avec son amant, « Viens, Hymen », est un pur bonheur. **Emmanuelle de Negri** va camper en outre une Emilie d'anthologie dans le tableau suivant. La voix est accomplie, souple, longue, expressive, sonore, idéale dans cet emploi.

Le Turc généreux est **Guillaume Andrieu**x, solide baryton, excellent comédien, qui ne fait qu'une bouchée de son rôle. Valère, dont le navire fera naufrage après une horrible tempête – obligée – retrouve Emilie et leur couple sera libéré par Osman. **Philippe Talbot** est Valère, auquel il donne son épaisseur humaine, avec les moyens adéquats. Si leur succès ne s'est jamais démenti depuis la pièce pour clavecin dont l'entrée est la déclinaison, Les Sauvages, malgré leur intrigue un peu simple, sont l'occasion pour Rameau d'écrire ses plus belles pages instrumentales. La danse du grand calumet de la Paix, évidemment, mais surtout la chaconne finale, sommet du baroque français. Solistes, chœurs, orchestre s'unissent pour les combinaisons renouvelées, assorties des danses enlevées dont les séductions demeurent aussi vives qu'en leur temps.
La direction, si l'on peut appeler ainsi une battue scolaire, appliquée, du jeune chef, trop souvent impuissante à équilibrer, à doser, à sculpter le discours n'est pas un réel handicap, dans la mesure où chaque interprète est pleinement investi et à l'écoute de l'autre. Mais de là à ambitionner de diriger une œuvre qui serait mise en scène, il y a un monde. Valentin Tournet franchira toutes ces étapes, n'en doutons point.
Le concert retransmis en direct sur France Musique, sera diffusé par l'Union européenne de radio-télévision. Et chacun pourra juger sur pièces.

_____

_____

COMPTE-RENDU, opéra, BEAUNE, le 26 juillet 2019, RAMEAU, Les Indes galantes. De Négri, Talbot, De Donato, Andrieux, Quintans, Roset, dir. Valentin Tournet.